UNE EXCURSION

DANS LA

FORÊT DE PAIMPONT

LE CONTE DE LA BUCHE D'OR

LA CHANSON DES FILLES DES FORGES

PAR AD. ORAIN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES
DU FINISTÈRE.

RENNES

IMPRIMERIE RENNAISE, L. CAILLOT, RUE BOURBON, 5.

—

1880

UNE EXCURSION DANS LA FORÊT DE PAIMPONT

OUVERT 7/7
tous les jours, toute l'année.
de 10h à 12h
et de 14h à 19h

AbraxaS-Libris.fr

3 Lieux à Bécherel (35190),
© Cité du Livre :

Abraxas Libris
7 rue du Faubourg-Bertault
60 000 livres

Les Mains dans les Poches
6 porte Bertault
30 000 livres

Neiges d'Antan
7 rue de la Beurrerie
35 000 livres

VOUS AVEZ apprécié nos services ?
Dites-le nous !

Vous avez passé commande sur une plateforme ? Merci de nous laisser une note !

Soutenez les commerçants indépendants en commandant directement sur :

AbraxaS-Libris.fr

UNE EXCURSION

DANS LA

FORÊT DE PAIMPONT

LE CONTE DE LA BUCHE D'OR

LA CHANSON DES FILLES DES FORGES

PAR AD. ORAIN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES
DU FINISTÈRE.

RENNES

IMPRIMERIE RENNAISE, L. CAILLOT, RUE BOURBON, 5.

—

1880

A MON AMI LUCIEN DECOMBE

DU MÊME AUTEUR :

GUIDE DU VOYAGEUR DANS RENNES ET SES ENVIRONS..... 1 vol.
LE NID (avec une préface d'Hippolyte Lucas). 1 vol.
LES FILLES DE LA NUIT (poésies)..... 1 vol.
LES VEILLÉES DU FERMIER JEAN-LOUIS.... 1 vol.

A paraître prochainement :

HISTOIRE DE LA MINE DE PONTPÉAN avec la légende de *la Mare à la Fiancée.*
UNE EXCURSION SUR LA LIGNE DE REDON avec le *Conte du Rocher d'Uzel.*
LA GÉOAGRAPHIE PITTORESQUE DE L'ILLE-ET-VILAINE.
LA BIOGRAPHIE DES POÈTES BRETONS.
LES FILLES DU JOUR (poésies).

UNE EXCURSION

DANS LA

FORÊT DE PAIMPONT

« Une promenade dans ce canton vaut la lecture d'un roman du cycle d'Artus. »

MALTE-BRUN.

Des forêts de Bretagne, celle de Paimpont est encore l'une des plus vastes et, à coup sûr, l'une des plus riches en souvenirs de toutes sortes. Elle n'est, cependant aujourd'hui, qu'un débris de cette immense forêt qui, en 540, lorsque Hoël III, le roi des bois (*rex arboretanus*), habitait Gaël, la capitale de l'ancien royaume de Domnonée, séparait la Bretagne en deux parties depuis Gaël jusqu'à Corlay. Cette antique forêt comprenait alors, outre la forêt de *Brécilien* qui s'est appelée plus tard *Brocéliande* et enfin *Paimpont*, celles de la *Hardouinaye*, de *Moncontour*, de la *Nouée*, de *Lorge*, de *Quénécan*, de *Loudéac*, de *Boquien*, et occupait un espace

de trente lieues de long sur douze à quinze de large.

De nombreux auteurs ont décrit les merveilles, les contes, les légendes et les sites de ce charmant pays :

M. de la Villemarqué, dans les *Bardes Bretons* et les *Romans de la Table ronde;*

M. Baron du Taya, dans son ouvrage extrêmement intéressant intitulé *Brocéliande;*

Aurélien de Courson, dans le *Cartulaire de l'abbaye de Redon;*

Brizeux, dans le chant quatorzième de son délicieux poëme, les *Bretons;*

Emile Souvestre, dans le *Foyer Breton;*

Félix Bellamy, dans un savant article ayant pour titre la *Fontaine de Baranton* publié dans la *Revue de Bretagne et de Vendée,* en 1868;

Enfin l'auteur du *Guide du touriste à la forêt de Paimpont — Brocéliande en deux journées,* — petit ouvrage signé D. B., admirablement conçu et écrit par un artiste. (Rennes, typographie Leroy. 1868.)

C'est après avoir lu, dans les longues soirées d'hiver, ces récits pleins de charme, que l'idée me vint d'aller, à mon tour, errer à l'aventure dans ces grands bois de *Beignon,* de *Trécelien,* de *la Moute,* des *Noës de la*

Source (1), afin de visiter la fontaine de Baranton, où l'enchanteur Merlin et la fée Viviane se donnaient rendez-vous, et la fontaine de Jouvence dont l'eau avait autrefois le privilége de rajeunir les gens qui venaient s'y désaltérer.

Ne pourrais-je pas encore, me disais-je, recueillir quelques-uns de ces contes, vieux comme le monde, que les paysans racontent la nuit devant un feu de lande, ou de ces refrains naïfs que chantent les pâtres en ramenant les troupeaux à l'étable, les lavandières près du *doué* du village, la vieille filant sa quenouille, le laboureur conduisant sa charrue, le meunier dans son moulin, le sabotier dans sa hutte, la bergère attardée par les chemins creux, car ces sujets sont inépuisables comme la nature elle-même.

Dès le mois d'avril, je mis mon projet à exécution. Je quittai Rennes un mardi midi, dans la voiture d'un ancien forgeron des hauts-fourneaux de Paimpont, aubergiste au village du Canée, qui effectue, chaque semaine, le voyage de Rennes, pour faire le commerce du beurre et des œufs.

(1) Noms donnés par les habitants aux diverses parties de la forêt actuelle.

Le cheval de Jean-Baptiste n'allait pas vite, et je pouvais tout à mon aise admirer les superbes campagnes que nous traversions, écouter les mauvis siffler dans l'aubépine en fleur, les geais en amour imitant tous les cris et les bruits possibles, ou regarder un pivert qui, de temps à autre, venait ausculter les arbres sur le bord du chemin.

Les ajoncs dorés s'étalaient au soleil sur les fossés, et les traquets voltigeaient de buisson en buisson.

Quelle délicieuse chose que le printemps! C'est tous les ans le même spectacle, et tous les ans l'homme qui a dans le cœur un grain de poésie éprouve un indéfinissable bonheur en apercevant la verdure des prairies, la première hirondelle, le premier papillon, en entendant pour la première fois le chant des fauvettes, du rossignol ou de la tourterelle. Semblable à une fleur, l'âme s'épanouit à l'aspect riant de la nature sous le soleil vivifiant.

J'étais, par instant, distrait de ma rêverie par la voix du conducteur, qui s'écriait tout-à-coup : « Allons-nous-en, *Courte-Queue!* hue! avançons, avançons! » Mais Courte-Queue semblait ne rien entendre et continuait à marcher paisiblement.

Les grains verts des sillons ondulaient sous le souffle de la brise. Les alouettes montaient au ciel en chantant. Au pied des coteaux boisés, des vallons fertiles étaient sillonnés de ruisselets près desquels les corneilles se promenaient gravement. Mais plus nous avancions et plus la campagne devenait sauvage et accidentée. De vastes landes grises apparaissaient çà et là, percées par des blocs de rochers couverts de mousses et de lichens. De grands oiseaux de proie planaient dans l'air en guettant une couleuvre ou un lézard dans les bruyères.

Aucun spectacle au monde n'a plus d'attrait pour moi que celui que j'avais à chaque instant sous les yeux.

Le soleil disparut bientôt à l'horizon. Le crépuscule sombre ne tarda pas à nous envelopper de son voile épais. Les clameurs des champs cessèrent peu à peu, les chiens aboyaient à notre approche dans les fermes isolées et les grenouilles coassaient dans les marais.

Il faisait nuit depuis longtemps lorsque nous arrivâmes au Canée, près Paimpont, où j'étais attendu chez un bûcheron de la forêt. Comme il faisait froid, un feu joyeux

pétillait dans l'âtre devant lequel mitonnaient plusieurs mets qui m'étaient destinés.

Pendant le souper, il ne fut question que des merveilles de la forêt et des rencontres effrayantes qu'on pouvait y faire la nuit. Le père Mathurin et sa bonne femme me racontèrent, avec un air de conviction étonnant, les superstitions les plus bizarres, les plus étranges, les plus fantastiques qu'il soit possible d'imaginer. Je me propose bien de les publier un jour, afin de donner une idée des croyances extraordinaires qui existent encore dans l'esprit des paysans du fond des campagnes.

J'allai enfin dormir, en priant toutefois le *gars José*, le fils de mes hôtes, qui devait me servir de guide, de me réveiller au *petit jour* pour me conduire directement à la fontaine de Baranton.

***

C'est à l'extrémité occidentale de la forêt de Brocéliande que se trouve, dans un coin de la lande de Concoret (*Kon-Kored*, qui veut dire vallée des fées), la fontaine de

Baranton, si chantée par les poètes, et présentement abandonnée et presque cachée par les broussailles et les folles herbes.

C'était là cependant que les fées de la vallée venaient jadis mirer leurs jolis minois et lisser leurs blondes chevelures;

C'était là aussi que les paladins de la Table ronde, ayant Arthur à leur tête, venaient chercher des aventures et accomplir leurs prouesses.

C'était là enfin que le prince des bardes, le merveilleux enchanteur, le célèbre Merlin venait soupirer près de sa mie Viviane, la ravissante fée des bois.

Comme beaucoup de poètes, hélas! Merlin fut traître à sa dame, et celle-ci, pour le punir de son infidélité, l'endormit d'un sommeil magique au pied d'un buisson d'aubépine.

D'après une autre version, le Val-sans-Retour, qui est situé à l'extrémité de la forêt de Paimpont, servirait encore, à l'heure présente, de prison à l'enchanteur. Le malheureux, toujours vivant mais invisible, subit, pour l'éternité, les enchantements de son implacable maîtresse.

Enfin, à deux kilomètres environ du village de Saint-Mâlon se trouvent les restes

d'un dolmen, à peu près détruit, qu'on appelle le tombeau de Merlin. C'est à cet endroit, assure-t-on, que l'amant infortuné aurait été endormi par Viviane.

Le lecteur choisira, selon ses goûts, celle de ces légendes qui lui plaira le mieux.

Un prodige, vraiment extraordinaire, s'accomplissait alors à la fontaine de Baranton :

Un perron de marbre y conduisait et si, par le plus beau temps, l'on arrosait de l'eau de la fontaine, puisée dans un bassin d'or, l'une des marches du perron, l'orage éclatait aussitôt, le vent et la grêle faisaient fureur et brisaient les feuilles d'un arbre abritant la source. Mais immédiatement après la tourmente, les feuilles de cet arbre repoussaient plus fraîches et plus vertes qu'avant l'orage.

Ecoutons le poëte :

« ..... Je vois un perron somptueux ;
Je le descends, et touche à peine l'onde,
Que tout à coup un vent impétueux
Emporte au ciel la vague furibonde.
L'orage accourt, l'éclair luit, le ciel gronde,
Et le tonnerre à coups tumultueux,
Semble annoncer le dernier jour du monde. »

(*Romans de la Table ronde.*)

Maintenant que les fées ont déserté ces lieux, rien de pareil ne se produit ; mais cependant la fontaine rit encore comme au temps où Viviane allait s'y mirer, aussi les enfants y jettent-ils des épingles en disant : « *Ris, ris, Fontaine de Baranton.* »

En effet, et c'est un phénomène naturel et connu, l'eau se met à frissonner et il vient à sa surface de petites bulles gazeuses. M. le docteur Bellamy, ce chimiste éminent, dans son article cité plus haut, s'exprime d'ailleurs ainsi : « On peut se rendre compte de la composition du mélange gazeux de Baranton, en admettant que l'air circule à travers des couches composées de débris végétaux. L'oxygène s'y transforme en acide carbonique par une combustion lente, et ce nouveau composé se dissout dans l'eau et avec d'autant plus de facilité qu'il est soumis à une pression plus considérable. Ainsi s'expliqueraient enfin la richesse en azote, la pauvreté en oxygène et en acide carbonique du gaz qui sort en bouillons, et la présence dans l'eau d'une grande quantité d'acide carbonique en dissolution. »

A l'époque des Rogations, le clergé de Concoret se rendait autrefois en procession à

Baranton pour prier Dieu d'accorder un temps propice aux biens de la terre. Notre grand poëte Brizeux le dit d'ailleurs dans son poëme *les Bretons* :

« Des hauteurs d'Héléan, des vallons de Gaël,
Voyez vers Baranton, à travers les bruyères,
Avec les croix d'argent s'avancer les bannières,
Tous y tremper leurs mains, et les processions
Entonner à l'entour l'air des Rogations ! »

Si on gravit le coteau au pied duquel se trouve la fontaine de Baranton, l'œil découvre l'un des plus beaux panoramas de la forêt. L'on aperçoit à ses pieds Concoret, tout à l'horizon le bourg de Gaël, un peu plus près à gauche la commune de Mauron, et derrière soi la petite bourgade de Tréhorenteuc dont il sera question plus loin.

Mon guide, ainsi que je le lui avais recommandé, m'avait conduit sous bois, directement du Canée à Baranton. La distance est d'environ deux lieues. L'itinéraire de ma première journée était d'ailleurs tracé. Je voulais, après Baranton, visiter Concoret, le pays des sorciers, puis contourner toute la haute forêt par la *lande de Lambrun, Folle Pensée, Pertuis-Nanti, Tréhorenteuc,* le *Val-sans-Retour,* et rentrer le soir au Canée

par *Beauvais* et *Saint-Barthélemy*. La journée devait être rude et il fallait marcher.

Les habitants de Concoret sont appelés sorciers depuis le XII[e] siècle en raison de la part qu'ils prirent à l'étrange hérésie de leur compatriote Eon qui passait pour magicien.

Ce dernier naquit dans la paroisse de Concoret dont un hameau porte son nom : *les rues Eon*. Il entra de bonne heure dans un couvent et devint plus tard, quoique illettré, prieur d'un monastère dont on voit les ruines près de Concoret.

Vers 1140, Guillaume, sire de Montfort, fit transférer à Baranton les religieux dont les possessions lui convenaient, et Eon de l'Etoile en fut tellement affecté qu'il tomba dans des égarements d'esprit.

Ayant entendu chanter à l'église : *per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, et comme le mot *Eum* se prononçait alors *Eon*, il s'imagina que ces mots annonçaient sa venue et signifiaient *par Eon qui doit venir juger les vivants et les morts*. Il se proclama Messie et parcourut non-seulement la Bretagne, mais presque la France entière, en prêchant ses doctrines, et, chose étrange, en recrutant un grand nombre de partisans.

Ce singulier personnage octroyait le titre d'ange ou d'apôtre à ses disciples favoris et les appelait, l'un *jugement*, l'autre *science*, l'autre *sagesse*.

L'on n'a jamais bien su en quoi consistaient ses doctrines. Plusieurs écrivains ont prétendu qu'il y entrait de la magie et qu'il enseignait les sciences occultes à ses adeptes. Suivant quelques auteurs, il pouvait se transporter instantanément à de très grandes distances et se procurer de l'or à volonté. Ses disciples qui habitaient la forêt de Brécilien jouissaient des mêmes priviléges.

Les agressions d'Eon contre le clergé et les nobles attirèrent sur lui et les siens la colère du duc de Bretagne qui les fit saisir, en l'an 1148, et les envoya à Reims, où ils furent jugés par un concile ayant le pape Eugène pour président.

Lorsque ce dernier lui demanda son nom, il répondit :

— Je suis celui qui doit venir juger les vivants et les morts.

— Quel est le bâton fourchu que vous tenez à la main?

— C'est le sceptre du monde : quand les deux pointes de la fourche sont tournées vers

le ciel, Dieu est le maître des deux tiers de l'univers et ne me laisse que l'autre tiers; mais quand elles sont tournées vers la terre, je possède la meilleure part et je ne laisse à Dieu que la plus petite. »

Enfermé dans une étroite prison, il mourut avant la fin de son procès. Ses disciples, moins heureux que lui, furent condamnés à être brûlés vifs.

Avant de quitter Concoret, laissons M. Bellamy nous expliquer l'origine de ce vieux dicton qui subsiste toujours : « *Les saints de Concoret ne datent de rien.* »

« Autrefois, les habitants de Concoret avaient pour la fontaine de Baranton un culte superstitieux. Non contents d'appliquer l'eau en tonique ou d'en boire pour se guérir de leurs maladies, ils l'invoquaient dans des prières comme une divinité, à la façon des Gaulois, et délaissaient les saints de leur église. C'est par cette préférence, peu raisonnable assurément, que s'explique, d'après le chanoine Mahé, l'origine du dicton : *les saints de Concoret ne datent de rien.* »

L'humble commune de Tréhorenteuc, sous la protection de sainte Onenna, fille d'un roi breton, est située à la lisière de la forêt, sur

les confins de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Le pays est charmant en cet endroit. Les coteaux et les vallons qui le coupent en tous sens en font un jardin anglais naturel, avec de petits sentiers sans fin, qui l'ont fait appeler par les poëtes d'autrefois : *le Val sans Retour*, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Les touristes qui visitent ces lieux vont généralement se reposer de leurs fatigues à l'ouest du bourg, près d'un village appelé *Néant*, pour écouter le charmant murmure de jolies cascatelles formées par la réunion de plusieurs ruisseaux.

J'y allai, moi aussi, et ce fut là que mon guide, le *gars José*, me raconta le conte de *la Bûche d'or*.

La Bûche d'or.

I

Trois frères orphelins vivaient ensemble dans une hutte faite de mottes de gazon et de branches entrelacées, au milieu de la forêt de *Trécelien*.

Ils n'avaient d'autres ressources que leur métier de charbonnier; aussi travaillaient-ils

jour et nuit pour subvenir au besoin de leur existence.

Un soir, après avoir terminé une *fournée* de charbon, Jean, l'aîné, dit aux deux autres :

— Frères, maintenant que la besogne est à peu près achevée, et qu'il n'y a plus qu'à surveiller le feu, je vous laisse pour aller danser à la noce de Jérôme Chouan, qui a lieu cette nuit au bourg de Paimpont.

— Va, répondirent Jacques et François.

Il se rendit aussitôt dans la cabane pour faire sa toilette. Il prit son petit veston de *tirtaine*, un pantalon qui n'avait encore que deux pièces, l'une au genou, l'autre au *derre*, des *cocars* frais ressemelés, et son grand *chapiau* des dimanches, puis il partit en chantant.

Le cadet se dit à son tour : « A quoi bon rester deux ici pour entretenir le fourneau ? petit François fera bien cela tout seul. D'autant plus, pensait-il, qu'ils sont tous réunis, filles et gars, chez Julien Guenel, autour du feu, à boire du *piot*, à manger des châtaignes et à dire des contes. Plus que ça que je resterais ici à mourir d'ennui. »

Et lui aussi s'en alla, recommandant bien à François de ne pas laisser le feu s'éteindre ou sans quoi tout serait perdu.

Petit François n'avait encore que treize ans et était d'une obéissance passive, d'une complaisance dont ses frères abusaient souvent.

Or, ce soir-là, le pauvre enfant tombait de sommeil, car, outre qu'il avait aidé ses frères tout le jour, il avait encore passé une partie de la nuit précédente à veiller.

Il ne dit cependant rien, et prit la pique pour remuer la braise du fourneau afin d'attiser le feu.

Les heures s'écoulaient lentement et le sommeil le gagnait, malgré tout ce qu'il pouvait faire pour y résister. Il marchait cependant pour se tenir éveillé et allait du fourneau à la hutte et de la hutte au fourneau ; mais rien n'y faisait, il eut beau lutter, il succomba et s'endormit.

L'on dort si bien à cet âge, exempt de soucis et où les rêves sont pleins de promesses de bonheur. Qu'il est doux de songer à la promenade projetée avec les petits camarades, au nid qu'on a découvert, au sifflet d'un sou acheté à la foire du village, à la visite d'un parent qui nécessairement apportera des cadeaux, à la fête de Noël, du jour de l'an, à l'anniversaire de sa naissance,

etc., etc. Voilà de ces joies qui reviennent à chaque instant à l'esprit de l'enfant et le préoccupent agréablement. Dors enfant, car hélas! trop tôt viendra pour toi le chapelet de misères qui doit succéder à ces jours d'insouciance.

François, lui, rêvait gloire et luxe : il était roi, croyait-il, et gardait les vaches, monté sur un grand cheval blanc. Ses richesses lui permettaient de ne manger que de la galette et du lard à tous ses repas. Qui eût pu le voir endormi aurait lu sur sa figure le plaisir que lui causait ce songe enchanteur.

O ciel! désenchantement et malheur! lorsqu'il se réveilla, il n'était plus le beau prince chevauchant sur la lande, mais bien le pauvre charbonnier dont le fourneau était éteint, et qui allait être battu par ses frères.

Que faire? que devenir? comment se tirer de là? Les allumettes étaient inconnues et l'on voyait, chaque matin, les bonnes femmes aller de porte en porte chercher, dans un vieux sabot, quelques charbons embrasés chez les voisines qui avaient pu conserver du feu sous la cendre.

Le pauvre petit François s'arrachait les cheveux de désespoir en invoquant à son aide tous les saints du paradis.

Tout-à-coup, en levant les yeux au ciel, il aperçut au-dessus des arbres de la forêt, des flammes qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse.

— Tiens, s'écria-t-il, d'autres compagnons noirs (charbonniers) ont allumé un grand feu pour se préserver de la rosée, je vais aller bien vite leur demander quelques tisons.

Il s'élança dans la direction des flammes, et fut étrangement surpris de voir, en approchant, qu'elles étaient de diverses couleurs : bleues, blanches, jaunes, rouges, etc.

Elles éclairaient à une telle distance qu'il put distinguer l'endroit où il se trouvait.

Il s'arrêta soudain. Une sueur froide lui coulait sur le front, car il reconnut qu'il était à deux pas de la *Crezée de Trécelien* (1).

Minuit sonna à l'église de Paimpont.

Ce fut alors seulement que François se souvint que les divinités des bois se donnaient rendez-vous en ces lieux, chaque nuit à pareille heure, pour se livrer à leurs ébats et à leurs danses. Il se rappela que les mortels qui voulaient les épier et les surprendre, étaient entraînés malgré eux dans leur ronde

(1) Crezée signifie clairière.

infernale et tombaient morts d'épuisement.

Fallait-il avancer? fallait-il retourner sur ses pas? Etait-ce encore possible?

Comme il faisait ces réflexions, plusieurs nymphes sortirent des bocages qui l'entouraient, le saisirent et l'emmenèrent, bon gré, mal gré, plus mort que vif, au milieu de la *Crezée*, en face d'un immense brasier devant lequel le dieu des chênes se rôtissait les jambes.

Ce dernier, en apercevant le nouveau venu, s'écria d'une voix formidable : « Mortel! que viens-tu faire ici? »

François lui raconta, en pleurant, ses chagrins et sa méprise. Le dieu des chênes, en l'écoutant, vit bien que le pauvre enfant ne mentait pas et s'attendrit à son récit, aussi lui dit-il, d'une voix presque douce, en lui désignant le feu : « Jeune homme, pique, n'y reviens pas, et fais-en bon usage. »

Le petit charbonnier ne se le fit pas dire deux fois ; il enfonça sa pique dans le brasier et en retira une bûche enflammée qui l'éclaira pour retrouver son chemin. Aussitôt arrivé, il la mit dans son fourneau dont le feu reprit comme par enchantement. Quand ses frères revinrent, la cuisson du charbon était termi-

née et rien ne pouvait leur faire supposer ce qui était arrivé.

II

Le matin, François fut chargé, comme d'habitude, de nettoyer le fourneau.

Il enlevait les cendres et le *frasil* avec une pelle en songeant aux évènements de la nuit, lorsque tout-à-coup il recula surpris en voyant la bûche qu'il avait apportée briller encore d'un éclat merveilleux.

Une fois remis de son émotion, il s'en approcha, la retourna dans tous les sens, reconnut qu'elle était éteinte, l'essuya du revers de son tablier et s'aperçut enfin qu'il avait sous les yeux et en sa possession un énorme lingot d'or.

Ses frères étaient allés vendre le charbon.

François ne songea toute la journée qu'à sa trouvaille. Bien qu'élevé dans les bois, il avait eu une existence contemplative pleine de réflexions. Il ne faut pas croire que le séjour des champs rend meilleur. Non, là comme à la ville, tout dépend de l'éducation première, des bons exemples, des sages conseils qui étouffent les mauvais instincts et dirigent dans la bonne voie. Aussi, le petit

charbonnier, abandonné à lui-même depuis sa plus tendre enfance, se laissait-il aller à ses mauvaises passions et disait : « Cette bûche d'or représente des sommes immenses, c'est-à-dire la richesse qui procure le bonheur et les plaisirs. Elle m'appartient, puisque c'est à moi seul qu'elle a été donnée. Jean et Jacques n'y ont aucun droit. »

Les bons sentiments se révoltaient à cette idée et lui faisaient dire : « Tu as été orphelin tout enfant et tes frères ont remplacé tes parents morts. »

Aussitôt les mauvaises pensées revenaient à la charge et lui soufflaient : « Depuis que tu as l'âge de travailler, tu leur as rendu au centuple ce qu'ils ont fait pour toi. Tu es quitte envers eux depuis longtemps. Ne te gêne pas, garde ton or. »

Satisfait de ce dernier raisonnement, François alla faire un trou sous un hêtre et y cacha son trésor.

A partir de ce jour il n'eut plus un instant de repos; adieu les rêves joyeux et les plaisirs de son âge. Sa vie changea complétement. Les soucis s'emparèrent de lui et ne le quittèrent plus. Il fuyait ses frères, ses amis, ses camarades, tout le monde. Il errait seul dans

la forêt, songeant à quitter ces lieux pour aller à Paris monnayer son or et revenir ensuite acheter dans le pays toutes les propriétés à vendre, afin de faire crever de dépit et de jalousie ceux qui l'entouraient présentement, car le démon de l'orgueil le dominait.

Cependant, malgré sa bûche d'or, il était pauvre et ne pouvait effectuer ce voyage tant désiré. De longues années s'écoulèrent ainsi à économiser liard par liard, sou par sou, la somme qui lui était nécessaire.

Son temps se passait à aider ses frères auxquels ils n'adressait jamais la parole, à rêver à sa fortune, à compter ses épargnes cachées dans un bas, et à surveiller son trésor qu'il couvait sans cesse du regard.

Ses économies n'augmentant pas selon ses désirs, il laissa ses frères pour aller travailler avec d'autres charbonniers qui pouvaient le payer plus cher.

III

Enfin le jour tant désiré arriva.

Sans dire adieu à personne, il quitta le pays, emportant sur son dos sa bûche d'or, dissimulée par de vieux habits attachés avec des cordes.

En voyant passer par les chemins ce *failli gars*, pâle, maigre, chétif, sous un aspect misérable, l'on ne pouvait se douter qu'il était porteur d'une fortune immense.

Il voyageait ainsi, de village en village, économisant le plus qu'il pouvait afin de ne pas subir de retard, et, pour cela, vivant en Bretagne de pommes et de châtaignes tombées des arbres; plus loin de raisins dérobés aux vignes, ou de mûres sauvages. Il acceptait aussi avec empressement l'hospitalité que les paysans lui offraient par compassion et pitié pour sa mauvaise mine.

Un soir, après une longue route, il vit les toits de la grande ville se dessiner devant lui; mais exténué de fatigue, il chercha un gîte dans les faubourgs.

Le lendemain matin, il brisa sa bûche d'or en morceaux et s'en alla les vendre chez tous les orfèvres de la capitale. Des sommes énormes lui furent versées. Il dépouilla, dans l'échoppe d'un marchand du Temple, ses vêtements de charbonnier et revêtit des habits de bourgeois qui, avec son teint hâve, lui donnèrent presque un air aristocratique.

Il s'en alla loger dans un hôtel de premier

ordre et s'adonna bientôt à tous les plaisirs qu'offre Paris.

Doué d'une intelligence naturelle peu commune, d'une physionomie douce et agréable, et ayant avec cela de l'or à pleines mains, il se façonna promptement aux belles manières.

Un cortége d'amis, appartenant à toutes les classes de la société, lui fraya son entrée dans le monde. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui, et le marquis de Comper — tel était le nom qu'il avait pris, — ne tarda pas à devenir un chevalier accompli, adulé, choyé, envié!

Tous ces succès qu'il accueillit d'abord avec enthousiasme, le fatiguèrent de bonne heure, il était Breton, et le souvenir de son pays le suivait partout. Les passions, les plaisirs, la gloire même n'empêche pas le fils de l'Armorique de penser à ses bruyères, à ses rochers, à ses falaises, à ses landes, à ses vieux chênes.

Au milieu des fêtes les plus brillantes, François, le charbonnier, songeait aux grandes futaies de la forêt de *Trécelien* et aux champs de blé noir parfumés. Souvent il se disait : « Je pourrais là-bas, tout aussi bien qu'ici, m'amuser et recevoir mes amis. »

IV

Or, un beau matin, en sortant d'un bal, — sans prévenir personne, selon sa coutume — il rentra à l'hôtel, prit son or, acheta un cheval et des armes, car les routes n'étaient pas aussi sûres que de nos jours, et revint en Bretagne.

Le voyage s'effectua sans encombres et, à son arrivée, il acheta un superbe château aux environs de Plélan.

Ce castel fut transformé en palais. Tous les raffinements du luxe y furent introduits et prodigués. Des artistes célèbres vinrent le décorer et l'embellir. Rien ne fut oublié.

Après cela les fêtes commencèrent. Les gentilshommes de la contrée furent invités.

Les meutes de chiens aboyèrent dans les cours. Les cors retentirent dans la forêt. La musique se fit entendre dans les salons.

Les somptueux dîners, les bals, les chasses se succédèrent à qui mieux mieux. Des prodigalités sans nombre furent faites, les pauvres seuls n'y prirent pas part et se virent délaissés et oubliés.

A ce train, la bûche d'or diminua sen-

siblement, aussi le marquis de Comper voulut-il demander au jeu les sommes qu'il avait follement dissipées. Ce fut là son malheur; il acheva de perdre ce qui lui restait.

Après une orgie effroyable, François joua, dans une nuit, jusqu'à sa dernière obole et redevint aussi gueux que dans ses jeunes années. Au plus fort de la partie on vint le prévenir que le feu s'était déclaré dans les écuries et qu'on ne pouvait s'en rendre maître. Trop occupé de son jeu, et voulant regagner au plus vite de quoi tenter de nouveau la fortune, il se contenta de hausser les épaules.

Quelques heures après, tous les bâtiments étaient la proie des flammes et rien ne put être sauvé.

Lorsque l'incendie eut tout consumé, chacun rentra chez soi, mais personne n'invita François à l'accompagner. Ses amis de débauche l'évitèrent. Le malheureux resta seul assis sur les débris en cendres de sa fortune envolée.

Il y resta tout le jour abîmé dans sa douleur. La faim l'obligea à chercher un abri. Il se souvint seulement alors qu'il avait des frères dans le pays et se dirigea du côté de son ancienne cabane.

Jacques et Jean étaient en train de faire le fourneau et chantaient en travaillant.

Ils avaient aperçu plusieurs fois le marquis à cheval, suivant sa meute, et lui avaient trouvé un air de ressemblance avec leur frère, mais ils ne pouvaient croire que ce fût lui. Cependant quand ils le virent entrer chez eux, il n'y eut plus de doute, c'était bien François vêtu comme un grand seigneur.

— Frère, lui dirent-ils, tu es donc bien riche pour avoir un château, les plus beaux chevaux du pays, des chiens qui doivent coûter plus cher à nourrir que tous les paysans de la forêt, et d'aussi nombreux amis.

— Je ne le suis plus, répondit-il; mon château est brûlé, mes chevaux et mes chiens sont vendus, mon argent est dépensé, mes amis m'ont fui. Je n'ai plus rien et j'ai faim et froid.

— Partage notre repas et réchauffe-toi à notre feu, reprirent les charbonniers en lui désignant le foyer et un pot rempli de soupe de pain noir. Il y a toujours ici une place pour le pauvre.

François mangea et s'approcha du feu pendant que ses frères continuaient leur travail.

L'accueil bienveillant de ceux-ci l'humilia plus que s'ils l'avaient repoussé. Il souffrit de les voir meilleurs que lui et ne voulut pas rester plus longtemps chez eux.

D'un autre côté, le travail lui était devenu impossible, et il comprenait bien qu'il ne pouvait rester avec ses frères sans les aider. — Allons ! se dit-il, du courage ! Tentons la fortune une dernière fois et, pour cela, allons rendre visite aux dieux de la forêt, dans la *Crezée de Trécelien*.

Il profita des ténèbres pour s'éloigner de la cabane.

V

Un peu avant minuit, l'infortuné marquis s'achemina timidement vers la *Crezée*.

Il faisait un temps affreux, le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue.

François aperçut, comme la première fois, les flammes de diverses couleurs qui passaient par-dessus les cîmes les plus élevées des arbres de la forêt.

Les hiboux faisaient entendre leurs cris sinistres. Les chauve-souris et les engoulevents passaient comme des ombres autour des buissons. C'était en été, c'est-à-dire à

l'époque où les grenouilles, les crapauds, les sauterelles et les grillons chantent toute la nuit, mais ils ne donnaient pas signe de vie. Par exemple l'on entendait le bruissement du vent dans les halliers, les mélèzes se plaignaient, les fougères tremblaient, les bruyères frissonnaient, la nature entière gémissait.

Le marquis s'arma de courage et avança.

Des éclats de rire, des voix, des chants partirent tout à coup du bocage et le malheureux se vit cerné et entraîné dans une danse échevelée.

Le dieu des chênes, en le voyant, le reconnut aussitôt et lui dit d'une voix féroce : « Mortel ! que viens-tu faire ici ? »

François voulut lui raconter la même histoire de son fourneau éteint; mais le vieillard l'interrompit :

« Je la connais, celle-là, elle est trop forte ! Du reste, ajouta-t-il en ricanant, nous verrons bien tout à l'heure si tu dis vrai. Enfonce ta pique dans le feu et tâche d'en retirer une bûche. »

Pâle, les yeux hagards, le pauvre diable se précipita vers le brasier, y introduisit sa pique et chercha à la retirer. Impossible ! Elle semblait retenue par une force invisible.

Ses mains se contractèrent et semblèrent faire partie inhérente de l'instrument. Les flammes vinrent d'abord lécher la pique, puis les bras du malheureux qui, malgré ses cris de douleur, fut enlacé et dévoré par le feu.

Le matin, à l'aube, les danses cessèrent, les nymphes disparurent, les flammes s'éteignirent, le cadavre calciné de l'infortuné jeune homme resta seul dans la *Crezée*.

Plus tard, ces cendres se couvrirent d'écorce, des rameaux poussèrent et, aujourd'hui, l'on voit encore à la même place un vieux petit arbre rabougri dont les branches piquent la terre et que l'on nomme l'arbre au charbonnier.

***

Ma seconde journée avait été ainsi réglée : *le Canée, les Forges, Paimpont, l'Etang du Pas-du-Houx, Trompe-Souris, Comper, la Fontaine de Jouvence, le Tombeau de Merlin,* c'est-à-dire toute la basse forêt, pour regagner le soir le petit bourg de Saint-Mâlon, Montfort et Rennes.

Le Canée est un grand village au milieu

de la forêt, qui a eu son heure de prospérité. Il a possédé des blanchisseries de fil et de toile qui firent jadis sa fortune. Mais les inventions nouvelles, nées du progrès, ont ruiné cette industrie et l'ont fait disparaître complètement. Les habitants se sont vus forcés d'émigrer ou de chercher dans la forêt d'autres occupations.

Les cultures de ce village sont souvent ravagées par les sangliers qui abondent dans ces bois. Les paysans sont quelquefois obligés de passer les nuits à les garder.

Les forges de Paimpont, situées sur la lisière de la forêt, au bord d'un étang ombragé de beaux arbres, furent créées en 1633. Elles firent d'abord partie de la puissante maison de Laval, et devinrent plus tard, avec la forêt qui les alimente, la propriété des de Montfort, des de Rieux, des de Coligny, des de la Tremouille et, il y a quelques années à peine, des princes d'Orléans. Aujourd'hui le tout appartient à M. Levèque, riche négociant de Nantes.

Les forges qui occupaient, il y a quinze ans, jusqu'à 400 ouvriers, ont été ruinées par les derniers traités de commerce avec l'Angleterre. M. Guy, fils du fondeur de

Rennes, vient cependant de rallumer les hauts-fourneaux de Paimpont et ne désespère pas de leur rendre leur prospérité première. Il est a désirer pour le pays qu'il réussisse dans sa louable entreprise.

J'ai eu la bonne fortune d'entendre, de la bouche d'un vieux forgeron, la ronde : *Les Filles des forges de Paimpont*. Tout le monde en connaît une partie, mais personne ne la sait en entier. C'est tout un petit poëme que ce chant, composé par un barde de la forêt. Ecoutons plutôt :

Les Filles des Forges.

1

Ce sont les fill's des forges (*bis*)
Des forges de Paimpont,
Falaridon, falaridaine,
Des forges de Paimpont,
Falaridain', falaridon.

2

Qui furent à confesse (*bis*)
Au curé de Beignon,
Falaridon, falaridaine,
Au curé de Beignon,
Falaridain', falaridon.

3

En entrant dans l'église (*bis*)
Ont demandé pardon,
Falaridon, falaridaine,
Ont demandé pardon,
Falaridain', falaridon.

4

Qu'avez-vous fait les filles (*bis*)
Pour demander pardon?
Falaridon, falaridaine,
Pour demander pardon,
Falaridain', falaridon.

5

J'avons couru les danses (*bis*)
En habits de garçons,
Falaridon, falaridaine,
En habits de garçons,
Falaridain', falaridon.

6

Vous aviez des culottes (*bis*)
Dessous vos blancs jupons,
Faliradon, falaridaine,
Dessous vos blancs jupons,
Falaridain', falaridon.

7

J'avions ben des culottes (*bis*)
Mais point de cotillons,
Falaridon, falaridaine,
Mais point de cotillons,
Falaridain', falaridon.

8

Allez-vous-en les filles (*bis*)
Pour vous point de pardon,
Falaridon, falaridaine,
Pour vous point de pardon,
Falaridain', falaridon.

9

Il faut aller à Rome (*bis*)
Chercher l'absolution,
Falaridon, falaridaine,
Chercher l'absolution,
Falaridain', falaridon.

10

Si je l'avons à Rome (*bis*)
J'l'aurons ben à Beignon,
Falaridon, falaridaine,
J'laurons ben à Beignon!!
Falaridain', falaridon.

L'air de cette ronde, que j'ai noté, est extrêmement entraînant et original.

Ce ne fut qu'à regret que je quittai ce coin de forêt, dont l'étang superbe, les bocages délicieux, les cours d'eaux limpides, forment à chaque pas des paysages ravissants.

***

Paimpont — autrefois Pen-pont — le chef-lieu de la commune de ce nom, également

sur le bord d'un étang, doit son origine à une abbaye fondée vers l'an 640, sous le titre de prieuré, par saint Judicaël, fils d'Hoël III, qui quitta le monastère pour le trône et le trône pour le monastère. Le règne de ce roi breton offre des particularités assez remarquables et bien ignorées aujourd'hui. Le roi de France Dagobert lui déclara la guerre, et envoya ses soldats en Armorique d'où ils furent repoussés et chassés jusqu'aux portes du Mans. Là, une nouvelle armée, conduite par le comte de Chartres, vint à leur secours, et une seconde rencontre eut lieu entre Le Mans et Laval.

Les Bretons, ayant à leur tête Budic, comte de Cornouailles, dressèrent une embuscade au milieu d'un chemin creux dans lequel les Français s'avancèrent, furent cernés et battus. Le duc de Chartres fut même fait prisonnier et amené à Judicaël.

Ce dernier rentra dans son royaume et fit ainsi voir à Dagobert qu'il n'était pas ambitieux et n'avait fait que se défendre.

Cette belle conduite fit désirer au roi de France de faire la connaissance du prince breton, et il dépêcha près de lui, à cet effet, saint Eloi, évêque de Noyon, qui fut reçu

en Bretagne avec tous les honneurs dus à son rang.

Saint Eloi, émerveillé de la piété et des nobles qualités de Judicaël, l'engagea à aller voir Dagobert à Clichy, près Paris, lui promettant de le mettre en relation avec un grand nombre de saints personnages.

Le voyage fut décidé et le départ s'effectua.

Dagobert accueillit Judicaël avec toutes sortes d'amitiés, et ils se firent réciproquement de riches présents, en signe d'une paix inviolable.

Ainsi que saint Eloi le lui avait promis, il rencontra à la cour du roi de France, saint Ouen, archevêque de Rouen, et d'autres religieux, qui l'édifièrent tellement par leur piété qu'aussitôt de retour en Bretagne il se démit de sa dignité royale et se retira dans le monastère de Saint-Baptiste de Gaël, où il mourut quelque temps après.

Le prieuré de Pen-pont, soumis jusqu'au XIII^e^ siècle à l'abbaye de Saint-Méen, fut érigé à son tour, vers cette époque, en abbaye et paroisse, sous le nom de Saint-Salomon de Penpont. Cette abbaye tomba en ruines vers le XV^e^ siècle et fut relevée plus tard par l'abbé Olivier Guiho. Elle exista jusqu'au

moment où la grande réforme de 89 la fit disparaître.

L'église actuelle, restaurée à diverses reprises, est encore celle de l'abbaye. Les stalles du chœur méritent l'attention du visiteur, de même qu'un crucifix en ivoire, du XVI^e^ siècle, placé au-dessus du maître-autel.

***

Ce qui fait le charme de la vieille forêt qui nous occupe, ce sont les étangs nombreux qu'elle renferme. Sur les rives desséchées de celui de Paimpont, MM. Sirodot et Gallée découvrirent pour la première fois, en 1868, une petite plante de la famille des graminées, le *Coleanthus subtilis,* que l'on avait cru longtemps confinée en Bohême, en Suède et en Norwége. Notre savant doyen de la Faculté des Sciences de Rennes écrivit alors, sur ses découvertes dans l'Ille-et-Vilaine, dans les annales des sciences naturelles, une notice pleine d'intérêt dont nous extrayons le passage suivant :

« Le *Coleanthus subtilis* est une plante annuelle dont la période de végétation est de courte durée. La germination ne commence qu'après le retrait des eaux, mais se poursuit

tant que ce retrait persiste; pendant l'automne exceptionnellement sec de 1868, on pouvait l'observer encore dans la seconde quinzaine d'octobre; aussi récoltions-nous encore abondamment fleurs et fruits à l'étang de Paimpont, le 2 novembre. Dans cet étang de Paimpont, les localités les plus riches reposaient sur un fond qui, au dire de tous les gens du pays, n'avait pas découvert depuis trente à quarante ans. N'est-ce pas là un fait fort intéressant qui nous prouve que les graines de cette graminée peuvent se conserver sous l'eau, dans une vase sablonneuse, pendant une longue série d'années? Elles ne germent qu'à la condition d'être mises à sec. »

MM. Sirodot et Gallée trouvèrent également cette plante dans la même forêt, à l'étang de Comper, ainsi que dans plusieurs autres étangs d'Ille-et-Vilaine.

A gauche de Paimpont, à quatre kilomètres environ, toujours sous bois, se trouve l'étang du Pas-du-Houx, le plus grand et le plus beau de la forêt. Il a une demi-lieue de long et une superficie de 60 hectares. Des hérons au long bec emmanché d'un long cou planent sur ces eaux tranquilles ou pêchent

paisiblement sur ses bords. Le martin-pêcheur y a également élu domicile.

Il passe comme un trait rapide
Jetant aux airs son cri strident,
Et plonge sous la nappe humide
Pour saisir le poisson d'argent.

Après avoir longé cette superbe pièce d'eau l'on traverse, pour se rendre à Comper, les villages *le Loup-Pendu* et *Trompe-Souris*. L'origine du premier de ces hameaux s'explique facilement, mais le nom du second demande quelques détails :

Un pauvre diable peu fortuné, meunier de son état, avait commencé à construire un moulin, mais le guignon, qui souvent se mêle de nos affaires et vient entraver nos projets, ne lui permit pas de le terminer. Or, les souris qui s'étaient déjà empressées d'aller établir leur domicile dans le futur moulin avec l'espoir d'y faire bombance, eurent le nez long et déguerpirent la queue basse et l'estomac creux. De là le nom de *Trompe-Souris*.

Un troisième village s'appelle l'Abbaye de Tellouet. On y voit, en effet, les vestiges d'un prieuré qui dépendait autrefois de l'abbaye de Saint-Sulpice-des-Bois.

Un peu plus loin, au nord-ouest, est le château de Comper qui, croit-on, était habité dès 870 par le roi de Bretagne Salomon; mais cela est tellement vague qu'aucun auteur n'ose l'affirmer. Les Jehan de Comper n'apparaissent dans l'histoire que vers le XIV^e^ siècle.

En 1375, Duguesclin, après avoir pris et démantelé les châteaux de Gaël et de Mauron, vint en faire autant à celui de Comper. Raoul VI, premier seigneur de Montfort, qui en était le propriétaire, le fit restaurer à ses frais.

Plus tard, lorsque la baronnie de Montfort passa au sire d'Andelot, celui-ci, fougueux partisan de la réforme religieuse, érigea un temple protestant dans son château de Comper.

Au XVI^e^ siècle, les ligueurs, commandés par le duc de Mercœur, occupèrent Comper et soutinrent un siége en règle fait par le vieux maréchal d'Aumont pour être agréable à la belle Anne d'Alègre, dont il était éperdûment amoureux. Le maréchal de France, en surveillant lui-même les travaux, eut le bras fracturé par la balle d'une arquebuse. Transporté aussitôt à Rennes, il y mourut un mois après.

Le 10 novembre 1595, Comper fut enfin pris par surprise; mais Henri IV, mécontent d'avoir perdu son vieux compagnon d'armes, le maréchal d'Aumont, sous les murs de ce château, rendit un édit pour en ordonnner le démantèlement.

De cette antique forteresse, entourée de plusieurs étangs, il ne reste plus aujourd'hui, à côté d'une jolie construction récente dans le style du XV^e^ siècle, que les vieilles tours lézardées et couvertes de lierre, quelques restes de cheminées assez curieuses et les douves à peu près desséchées.

Cette propriété, sise dans la commune de Concoret, appartient à M. Urbain de Charette.

De Comper à Saint-Malon, il n'y a pas beaucoup plus de six kilomètres, dont quatre en forêt. C'est ici que l'on rencontre, dans un frais vallon rempli de mousse, la fontaine de Jouvence, complètement délaissée depuis que son eau ne rajeunit plus personne. Non loin de là, dans une lande couverte de bruyères et d'ajoncs, sur un tertre élevé d'où l'on domine Saint-Malon et la vallée du Meu, se trouve une immense pierre plate qui doit recouvrir, dit-on, le corps de l'enchanteur Merlin.

Cette lande solitaire, avec ce tombeau, a un aspect mystérieux qui fait rêver.

Puis il faut dire adieu à la vieille forêt bretonne, à ses paysages si pleins de poésie, à ses méandres capricieux de *Folle-Pensée* et du *Val-sans-Retour*, à ses coteaux, à ses ravins, à ses étangs paisibles. Qu'elle est belle pourtant la forêt au printemps, quand les oiseaux gazouillent dans les aubépines en fleurs; à l'été, quand les insectes bourdonnent près des fontaines cachées sous les arbres; à l'automne, quand les alizes pendent aux branches et que les feuilles mortes jonchent le sol humide. Qu'elle est belle, même en hiver, lorsque les chênes couverts de givre ou de neige étendent leurs grands bras comme des fantômes.

Imp. Rennaise, rue Bourbon, 5. — L. Caillot.